

# Préface

Nul ne sait à quoi s'attendre de la part d'un auteur qu'il n'a pas encore rencontré. Les écrits les plus orgueilleux et les plus extravagants peuvent être l'œuvre d'un artiste rongé par le doute et la timidité.

Tout ce que je savais d'Edward Abbey avant de faire sa connaissance en 1975 était que j'aimais ses livres, *Désert Solitaire* en particulier. Avant cette rencontre, je l'avais juste aperçu de loin à l'occasion du lancement d'un ouvrage organisé par le Sierra Club, ouvrage pour lequel il avait rédigé une introduction. Cela se passait au cœur de la région de Red Rock, dans le sud-est de l'Utah. Son visage était partiellement caché par un large chapeau de paille. Il n'avait pas proféré le moindre son.

L'occasion suivante fut une expédition sur l'Outlaw Trail – la piste des hors-la-loi. J'avais suggéré à la chaîne *National Geographic* de réaliser un documentaire sur cet étonnant chapitre de l'histoire de l'Ouest américain avant qu'il n'ait complètement disparu : une piste allant du Montana au Mexique et qui, complètement coupée du monde une trentaine d'années durant, était devenue le refuge de tous les hors-la-loi du pays. Trois relais avaient été bâtis le long de cette piste par Butch Cassidy et la Horde sauvage : Hole in the Wall dans le Wyoming, Brown's Park à l'embouchure de la Green River sur la frontière du Wyoming et de l'Utah, et Robbers' Roost dans un labyrinthe naturel de la région de Red Rock au sud-est de l'Utah. *National Geographic* était prête à réaliser le documentaire à condition que j'en écrive le texte. Afin de donner à ce périple un parfum d'aventure, je décidai de parcourir cette piste à la manière des hors-la-loi de l'époque, à cheval. Je trouvai huit personnes prêtes à m'accompagner, les seules exigences étant d'aimer l'Ouest, de savoir monter à cheval et d'être prêt à braver les éléments.

J'avais contacté Edward dans un poste de surveillance des incendies du Parc national de Glacier. C'était là qu'il passait souvent du temps lorsqu'il écrivait – à surveiller les feux quelque part.

Je l'avais contacté par radio et lui avais demandé s'il désirait m'accompagner. Il n'aurait besoin que d'un sac de couchage et de quelques effets personnels. Peu porté sur la conversation, il avait répondu "okay".

Je passai un mois avec lui, à chevaucher dans la région comprise entre Log Cabin dans le Wyoming et les Canyonlands dans le sud de l'Utah. J'appris à le connaître autant qu'il était possible étant donné sa réticence à se dévoiler. Il parlait peu, mais chacun de ses mots était lourd de sens. Il présentait un curieux mélange de réserve, d'irrévérence et de vulnérabilité enfantine, particulièrement lorsqu'il souriait. À cause de son attitude rocailleuse et de ses traits marqués, il paraissait d'une stature plus large qu'il ne l'était sans doute réellement. Il semblait posséder la force de quelqu'un ayant mené une vie rude et de labeur plutôt que celle, artificielle, acquise dans les salles de sport. Il avait une présence impressionnante – comme s'il était porteur d'un savoir ancien – et son regard suggérait une incapacité à s'accommoder des imbéciles. Il ne fallut pas longtemps pour que cette économie de sons et de mouvements ne nous rende tous particulièrement attentifs au moindre de nos propos. Tout valait mieux que de manquer de sincérité. Il me plaisait.

Il menait chaque conversation à sa guise, le plus étonnant étant son peu de goût pour les discours. Un simple regard provocant suffisait qui signifiait "ne me raconte pas de bobards, pas à moi, ni à toi-même". Une froide nuit de fin octobre, à environ cinquante miles de la route la plus proche, nous nous tenions tous debout à nous réchauffer autour d'un feu de camp. Nous avions ce regard endormi qui vient d'avoir trop longtemps regardé les flammes. La conversation avait pris un tour philosophique (tendance naturelle dès lors que l'on se trouve seul dans les espaces sauvages). Après un long silence, l'un de nous se lança dans un long monologue au cours duquel il exposa sa révérence pour Carlos Castaneda (1). Il parla longuement, poussé en cela par ce qu'il prenait pour un silence respectueux. Lorsqu'il eut fini, il y eut une longue pause pendant que tous réfléchissaient à la sagesse de ses propos. Puis Ed, le regard toujours plongé dans le feu mourant, dit simplement :

— J'ai toujours pensé que Carlos Castaneda était complètement bidon.

Tout le monde partit se coucher.

Au bout de quelque temps, la carapace se fendilla un peu et nous parlâmes plus d'écriture, de livres, d'anarchie. Je trouvai sa simplicité à la fois puissante et attirante. Ses mots arrivaient par paquets serrés, comme dans une phrase d'Hemingway.

Nous discutâmes de la possibilité de faire un film du *Gang de la Clef à Molette* et de la manière dont je l'aborderais. Il n'avait pas d'exigences, n'attendait rien et voulait très peu. Mais les quelques demandes qu'il fit, aussi irrévérencieuses qu'elles aient pu sembler, me parurent à moi très émouvantes.

Il conservait pourtant des habitudes contradictoires. Sur un passage étroit de la piste qui surplombait un précipice, il descendait subitement de cheval pour déloger avec les pieds un gigantesque bloc rocheux de la paroi et l'envoyer rouler au fond du ravin. Il semblait prendre un plaisir immense à écouter l'écho du "splash" que faisait le rocher en tombant dans la rivière. Sans un mot, il remontait sur son cheval et nous reprenions la route. Comme si quelqu'un s'était tout simplement arrêté pour se soulager auprès d'un arbre.

Et puis, d'un autre côté, il restait ce coyote malicieux qui tournait à gauche quand vous pensiez prendre à droite, ou qui se réjouissait quand tout vous semblait morne – une nuit, près du Lake Powell, contre les ombres mouvantes du feu sur une vaste paroi rocheuse, nous parvint un son étrange. Un son tellement pur et mélodieux qu'il semblait descendre du ciel dans cet environnement si rude et si aride. C'était Edward, debout et solitaire au bord de l'eau, en train de jouer de la flûte. Qui l'eût crû ?

De nombreuses amitiés naquirent lors de ces cinq semaines passées à chevaucher la piste et à filmer ce qu'il restait de ce chapitre de l'histoire de l'Amérique. Comme beaucoup de ces amitiés forgées avec, en toile de fond, la peur, la guerre ou la compétition sportive, rares sont celles qui perdurent longtemps. Brisées ou bien par la distance ou des voies séparées, ou bien par la mort.

Je suis resté ami avec Edward jusqu'à sa mort en 1989. Sentant venir la fin alors qu'il se trouvait dans un hôpital de Green River, en Utah, il demanda à ses deux amis les plus proches de l'emmener loin, dans le pays qu'il aimait, de l'y laisser mourir puis de l'y enterrer. Pas de trace. Pas de totem. Pas d'adieu. Son souhait fut exaucé. Un de ces amis vint me voir pour me raconter cette histoire, sachant que j'aimerais la connaître.

Edward Abbey était un roc.

On pourrait lui appliquer une liste allitérative de qualificatifs stéréotypés : grande réserve, regard de pierre, forte résolution. Oui, tout ça.

Il adorait la pierre. Il vivait parmi les rochers, écrivait à leur propos et croyait à la nécessité de les conserver dans leur état originel. Il était aussi un homme de grande passion, rempli d'amour pour l'ordre naturel des choses. Une forme de "rage contre la mort de la lumière". (2)

On ne pouvait être préparé aux flots de sentiments et de joie enfantine qui rayonnaient de son sourire.

Si je devais faire un dernier commentaire sur la sortie d'un homme que j'admirais et que j'aimais, je demanderais à ce que personne ne cherche jamais à le retrouver. Il n'aurait pas aimé ça.

Robert Redford  
Janvier 2004

Le gang de la clef à molette, Edward Abbey, traduction Pierre Guillaumin, éd. Gallmeister, 2006